

BORGO SAN PAOLO D'UNE GUERRE A L'AUTRE
POPULATIONS ET MODES DE VIE
DANS UN QUARTIER OUVRIER (TURIN 1921-1936)
(Exposé de soutenance de thèse)

Cette étude est une tentative pour peindre la réalité sociale d'un quartier ouvrier de la périphérie turinoise du début des années vingt à la fin des années trente. Le monde ouvrier, ses cohésions objectives, ses modes de vie et ses transformations sont les thèmes centraux de ce travail. Il convient de rappeler ici qu'il n'est qu'une partie d'un programme plus vaste mené au Centre Pierre Léon en réponse à l'A.T.P. DGRST et CNRS «Europe du Temps Présent», dont le but final est de comparer quatre communautés ouvrières de la seconde industrialisation. M. Lequin est à l'origine de ce projet dont il a bien voulu me confier la partie italienne. Tel qu'il fut défini, le projet initial se proposait de comprendre l'enracinement d'une idéologie — le communisme — dans les classes ouvrières de certains pays occidentaux autour des années vingt/trente. Il posait donc directement le problème des représentations collectives et de leur genèse.

A cette problématique, l'histoire traditionnelle du mouvement ouvrier a pris l'habitude de répondre en considérant comme agents d'une conscience collective les nouveaux rapports sociaux introduits par l'usine et l'industrialisation dans son acception la plus large, souvent aussi en retenant l'émergence d'une identité professionnelle comme axe porteur d'une identité sociale. Par contre, elle s'est rarement intéressée aux autres agents de formation d'une identité dont les éléments peuvent être la famille et l'ensemble des rapports sociaux hors du champ professionnel.

Ces traits de discipline se retrouvent en partie dans le panorama des études consacrées à l'histoire de la classe ouvrière turinoise. En effet, l'histoire du mouvement ouvrier turinois s'est surtout efforcé d'analyser les luttes, les revendications et les formes d'organisation ouvrière, sans oublier de rendre compte, à travers un corpus de données statistiques souvent agrégées, de ce qui peut définir la condition ouvrière par rapport aux moyens de production. Et finalement seule l'histoire orale en donnant récemment la parole aux protagonistes, a essayé de saisir hors de l'usine l'existence d'une culture ouvrière. Cependant si cette dernière met en lumière des aspects de la vie quotidienne, des rapports et des comportements sociaux capitaux pour la compréhension d'un tissu social local, il est parfois difficile de saisir plus globalement quel groupe social et quelle réalité représentent ces mémoires.

Certes ce rapide tour d'horizon historiographique reste très schématique, mais c'est de cette confrontation que notre démarche de recherche s'est d'abord nourrie.

Partant de ces premières observations, il semblait opportun d'essayer de cerner comment d'autres facteurs nés des structures mêmes d'un groupe social interviennent dans la constitution d'une identité sociale. Dans ce but, j'ai tenté de reconstruire la réalité des relations humaines hors du seul champ professionnel, de mesurer des comportements, et d'en saisir les dynamiques dans le temps, afin de comprendre en quoi ils peuvent éclairer une attitude politique.

Situé dans la banlieue sud-ouest de Turin, le quartier San Paolo s'imposait comme terrain d'étude pour plusieurs raisons :

- d'abord parce que dans son développement urbain et dans ses industries, ce quartier correspond à l'essor de l'agglomération turinoise qui de capitale déchuë du nouvel état italien devient en l'espace d'un quart de siècle la capitale de l'automobile, pour ne pas dire celle de la Fiat;

- ensuite parce que l'appartenance idéologique de ce faubourg cher à Gramsci le classe d'emblée dans l'hagiographie locale comme rouge;

- enfin San Paolo offrait un autre intérêt : celui de la confron-

tation entre deux méthodes d'approche – histoire quantitative et histoire orale – puisque l'équipe de G. Lévi et L. Passerini s'est attachée avant nous à reconstituer à travers des interviews la vie sociale du quartier pendant l'entre-deux-guerres.

Pour répondre à notre postulat de départ, nous disposons d'une source essentielle : les feuilles de ménage des recensements de 1921 et de 1936 qui restituent les principaux caractères des individus et des familles qui forment une communauté. Par rapport aux tendances historiographiques déjà évoquées et aux échelles d'approche qui les caractérisent, la possibilité d'utiliser des feuilles de ménage offrait l'opportunité d'atteindre ce que l'on peut définir comme une échelle d'approche intermédiaire, et de saisir non seulement des comportements individuels mais aussi leur valeur pour une population à un moment donné. Concrètement ce souci se traduit dans la conformation du fichier informatique des données qui préserve autant que possible l'unité ménage et l'unité individu; et dans les calculs dans une volonté de saisir des comportements moyens, par conséquent objectivés sur le grand nombre. Par ailleurs, les recensements et le logiciel informatique retenu (S.P.S.S.) favorisaient une approche transversale. La première coupe, celle de 1921 renvoie donc la photographie d'une population récemment engagée dans les luttes qui ont suivi la première guerre mondiale; la seconde, celle de 1936, se situe en pleine période fasciste et permet de mesurer les mutations par rapport au cliché initial.

Au cours du traitement des données, le problème du mode d'approche s'est rapidement posé. En effet, si les historiens manient avec dextérité ce qui se rapporte au tableau démographique d'une population, et en particulier ce qui concerne la structure et la composition de la famille; par contre, ils se préoccupent rarement de mesurer l'organisation interne de la famille et les modes de relations à l'intérieur des ménages. De fait, ils mesurent rarement les interactions qui peuvent exister par exemple entre la composition de la famille et le rôle des différents membres à l'intérieur d'un ménage, ou entre le cycle familial et le cycle individuel, ou encore entre la réalité des filières migratoires et leur impact sur les sociabilités. Autant d'éléments qui sont pourtant d'un intérêt capital lorsqu'il s'agit d'appréhender les processus de production d'un modèle social,

ou lorsque on veut reconstruire au moins partiellement les formes de sociabilités qui existent à l'échelle d'un quartier et établir leurs connexions avec une idéologie. C'est donc vers le concept de «life-course» et ses différentes applications statistiques, que nos recherches bibliographiques nous poussèrent. Nous citerons en particulier les travaux conduits sous la direction de T. Hareven.

Les résultats donnent raison à ces choix de départ et en montrent aussi les limites.

– Au début des années vingt à San Paolo – nouveau pôle de l'essor urbain – la migration est le dénominateur commun de la population du quartier. Les modalités d'arrivée dans la ville et le poids des filières migratoires entre natifs d'une même commune montrent assez bien le rôle que la migration peut jouer en tant que productrice potentielle de liens de solidarités à l'échelle du quartier. Surtout, il semble que la migration unisse dans une même expérience et un même vécu une population récemment urbanisée, qui doit s'intégrer à la ville.

– Manifestement cette population a des capacités d'adaptation rapide, puisque en quelques années ces ruraux sont devenus pour la plupart des ouvriers du métal-mécanique, considérés le plus souvent comme l'élite de la classe ouvrière. De fait à San Paolo l'industrie du métal-mécanique regroupe presque la moitié des travailleurs et cimente dans l'expérience quotidienne du travail, une population alors essentiellement ouvrière.

– Dans cette adaptation aux contingences urbaines la famille joue un rôle capital. En effet peu d'individus vivent seuls. Les cohabitations familiales soulignent l'importance du réseau de parenté comme clefs des mécanismes migratoires, et par conséquent d'arrivée dans la ville. Il apparaît aussi que la famille est sollicitée pour dénouer toutes situations de crise, qu'elles soient d'ordre économique ou autre. Et en fait, telle qu'elle se dessine à travers les chiffres, la communauté observée en 1921 s'appuie dans ses stratégies d'intégration à la ville sur toutes les ressources que fournit la famille, qu'elles soient affectives, économiques ou relationnelles.

Dans cette perspective la famille serait un élément important de la vie sociale du quartier et une des pièces maîtresses d'une

culture dans ses aspects les plus quotidiens. L'analyse des modes de vie confirme cette hypothèse.

— Effectivement, d'une manière générale, la mise en perspective des étapes qui scandent la vie des individus met en évidence l'existence entre les membres d'un même ménage d'une série d'inter-dépendances. Il est apparu assez rapidement, lorsque nous avons comparé ces modes de relations familiales aux sociabilités publiques, que restituait les témoignages oraux, que la famille dans son organisation interne, était une sorte de paradigme de l'ensemble des comportements sociaux à l'échelle du quartier, fondés le plus souvent sur des liens de solidarités et d'entraide entre parents, voisins, collègues de travail... Clairement, l'ensemble de ces liens de solidarités à l'intérieur ou hors de la famille révèle une éthique de vie ou si l'on veut une morale que l'ensemble de la communauté à travers ses comportements semble partager.

Dès lors si la migration et l'homogénéité professionnelle du quartier ressortent d'abord comme des facteurs objectifs capables de créer une forte identité sociale, il s'avère ensuite que cette éthique de vie est un élément nouveau de cohésion qui noue une population autour des mêmes valeurs et par conséquent d'une même identité.

En seconde lecture, cette morale apparaît aussi comme le sous-bassement d'une culture au sens le plus quotidien du terme. C'est dans cette optique qu'il nous a semblé possible d'établir un lien direct entre un mode de vie et une idéologie socialiste qui, dans ses principes de base, met en œuvre une morale communautaire. C'est je crois aussi en ce sens que l'adhésion d'une population à une idéologie ne doit pas être prise dans l'acception étroite de militantisme, mais plutôt comme l'expression de la subjectivité d'un groupe qui emprunte un discours politique pour traduire un mode de vie qui lui est propre.

Toutefois aux vues des mutations que souligne l'approche de la population du quartier en 1936, ce modèle et l'existence d'une identité sociale aussi forte nous sont apparus très fragiles, voire ponctuels.

En effet, en 1936, la population du quartier s'est presque

totalement régénérée, et aux trois-quarts il s'agit de nouveaux venus.

— Apparemment cette population nouvelle contribue à altérer la composition socio-professionnelle du quartier puisqu'en quinze ans la place de la classe ouvrière s'est réduite d'une part au profit des classes moyennes représentées par l'employé de bureau, et d'autre part au détriment d'une main-d'œuvre en marge de la classe ouvrière représentée par la figure du domestique.

— Surtout, ces nouveaux venus ont des comportements différents et semblent adopter de nouveaux modes de vie. Ainsi l'organisation interne des familles et le rôle de chacun à l'intérieur du ménage sont redéfinis : la mère et l'épouse contribuent désormais fréquemment par un travail salarié à améliorer les revenus du ménage; tandis que par leur maintien tardif à l'école, les enfants sont moins impliqués dans l'économie familiale. Globalement, par certains aspects, l'organisation interne de la famille est donc révélatrice d'une volonté de promotion sociale qui passe par l'instruction des enfants et aussi par des comportements plus individualistes.

Au-delà de la description, il semblerait donc que l'on ait isolé une série de variables objectives (renouvellement de la population et des modes de vie, reclassements de la population active) susceptibles d'explicitier entre-les-deux guerres, les changements dans le panorama social d'un quartier qui reste en majorité ouvrier. Dès lors si l'on admet que ces éléments peuvent remettre en cause les fondements d'une forte identité sociale ou collective, on apporte peut-être par la même occasion un nouvel éclairage sur l'attitude ambiguë de la classe ouvrière pendant la période fasciste, que le recul des avant-gardes politiques, la répression ou l'intervention totale du régime sur les espaces sociaux ne peuvent totalement justifier.

On le voit beaucoup d'hypothèses et peu de réponses fermes car ce travail souffre de multiples insuffisances.

Travailler à partir de deux instantanés que sont les recensements nous a poussé à observer des comportements moyens. Ce choix nous a probablement amené à voir d'abord dans la commu-

nauté de 1921 un modèle d'homogénéité sociale, et par la suite a abouti, peut-être, à une surestimation des mutations intervenues pendant l'entre-deux-guerres, sans pour autant les expliciter. En effet dans le cas d'un groupe social qui — on l'a montré — n'est pas fermé comme milieu, ni stable dans ses modes de vie, ce sont les mobilités et les dynamiques internes de ces populations qui posent questions. Car si d'une part, elles remettent en cause certaines catégories d'analyses telles que l'identité de quartier, l'identité territoriale ou l'identité de métier, d'autre part elles interrogent sur l'apparente homogénéité de la communauté observée en 1921. Aussi au terme de cette étude il semblerait justifié de procéder à une analyse plus fine des comportements différenciés, probablement inscrits en filigrane en 1921, pour essayer de mieux rendre compte des modalités des changements observés par la suite.

Florence BAPTISTE
(Centre Pierre Léon)